

TROISIEME ORDRE

INSTITUTION D'UN SAVOIR

CHAPITRE I

INSTITUTION DE LA LANGUE

§1. Introduction. Le statut de la question du langage dans la problématique de l'institution.

Dans le troisième ordre de l'institution, nous assisterons à l'avènement du savoir exact et de la conscience théorique (RC, 63-64). Après avoir fait apparaître dans le domaine de la vie et celui de l'art pictural les caractéristiques propres à l'institution, il s'agit maintenant de voir si on peut les trouver même dans la pensée purement logique et objective.

Cependant, une « lacune » dans le programme de la notion d'institution mérite selon nous d'être signalée : Merleau-Ponty ne fait aucune allusion à l'institution du langage proprement dit. Cette lacune

nous paraît assez étrange pour deux raisons :

Premièrement, aussi bien dans *La prose du monde* que dans « le langage indirect et les voix du silence », Merleau-Ponty procédait à la confrontation de la peinture avec le langage pour préparer les analyses de l'expression logique ¹ : il s'agissait d'un côté de se demander à quelles conditions la peinture pouvait être traitée comme un langage ou comme un « système d'équivalences » ²; de l'autre côté et inversement, il s'agissait de trouver dans le langage une opération analogue à celle de la peinture, c'est-à-dire une opération indirecte et silencieuse (Cf. S, 54). En considérant « la peinture sur le fond du langage et le langage sur le fond de la peinture » (S, 66), Merleau-Ponty cherchait à relativiser les frontières généralement admises entre les deux formes de l'expression et à préciser en même temps en quoi consiste le véritable privilège qu'on peut accorder au langage. Si l'on admet d'ordinaire que le langage est plus exact et moins aveugle que l'expression sensible, la comparaison nous permet à la fois de dissiper cette illusion et de suivre sa genèse.

Deuxième raison, concernant l'utilisation des mots *institution*, *institué*, etc. Au début des années 50, ces mots apparaissent fréquemment dans les textes consacrés au problème du langage, en particulier ceux consacrés à la linguistique de Ferdinand de Saussure ³. Dans *l'Eloge de la philosophie*, par exemple, Merleau-Ponty affirme que

1) Cf. S, 98 : « Ce problème exigerait des analyses logiques qui ne peuvent trouver place ici »; PM, 22 : « Nous chercherons ailleurs à préciser cette esquisse et à donner une théorie de l'expression et de la vérité ».

2) Le mot est de Saussure. Cf. *Cours de linguistique générale*, (désormais CLG., suivi de l'indication de page). Édition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1972, p. 115.

3) Ce mot apparaît déjà dans les notes inédites du cours sur « le problème de la parole » : « Parole, non langage / Distinction parole - langue (Saussure) : / langue : institution, système de conventions / parole : réalisation particulière par les sujets parlants ». (MS.PPA(53-54) : « Parole, 1, Introduction - le problème »).

la théorie du signe, telle que la linguistique saussurienne l'élabore, implique une théorie du sens historique comparable à celle de Hegel et de Marx ⁴, puisqu'elle fait apparaître dans la communauté linguistique < [la] présence de l'individu à l'institution et de l'institution à l'individu > (EPH, 74, nous soulignons). Cette question sera reprise dans le cours du jeudi de l'année 1953-54 consacré à l'application de la notion saussurienne de parole au problème de l'acquisition du langage et de l'expression littéraire. Or, à la fin du résumé, Merleau-Ponty nous expose le programme d'un travail futur : < Ces descriptions de la parole dans ses formes inchoatives, regressives ou sublimées devraient nous permettre d'en étudier le rapport de principe avec la langue instituée, et d'éclairer la nature de l'institution comme acte de naissance de toutes les paroles possibles. Ces questions feront dans la suite l'objet d'un autre cours > (RC, 42-43, nous soulignons). On sait que Merleau-Ponty n'a pas réalisé ce programme ⁵ : au lieu d'éclairer la nature de l'institution de la langue, Merleau-Ponty procédera dans les années qui suivront au réexamen de grands thèmes philosophiques (passivité, dialectique, nature). Si l'introduction de la notion d'institution marque le commencement de ce réexamen, on pourrait supposer que, loin de se réduire à un des problèmes régionaux, le problème du langage constitue un foyer virtuel qui organise secrètement

4) Cf. Mauro Carbone, < La dicibilité du monde : la période intermédiaire de la pensée de Merleau-Ponty à partir de Saussure >, in *Merleau-Ponty, Le philosophe et son langage*, p. 97.

5) RC, 180 (la fin du résumé du dernier cours publié) : < Les rapports du logos explicite et du logos du monde sensible feront l'objet d'une autre série de cours >; PM, 205 (le dernier chapitre) : < Avant de rechercher, au chapitre suivant [qui ne sera pas rédigé], ce que peuvent être les rapports de l'opération expressive avec le penseur qu'elle suppose et qu'elle forme >; VI, 200 (Vers la fin du chapitre < L'entrelacs - le chiasme >) : < - certes, c'est une question de savoir comment s'instaurent par là-dessus les "idées" de l'intelligence, comment de l'idéalité d'horizon on passe à l'idéalité "pure". [...] Il est trop tôt maintenant pour éclairer ce dépassement sur place >.

les derniers travaux de Merleau-Ponty ⁶.

Avant de procéder à la description de l'institution du savoir exact, précisons donc l'influence de Saussure sur Merleau-Ponty, en faisant apparaître parallèlement la différence et l'identité entre la peinture et le langage. Nous diviserons notre discussion en trois parties : 1) d'abord, nous examinerons l'interprétation de l'idée centrale de Saussure, c'est-à-dire celle du caractère différentiel du signe dans la langue synchronique ; 2) pour déterminer les rapports de Saussure avec la phénoménologie du langage, nous articulerons le premier problème à celui du caractère arbitraire du signe; 3) nous poserons enfin la question de l'histoire de la langue en analysant les relations de la synchronie avec la diachronie.

§2. *Le caractère différentiel du signe et la < parole institutive >* (PM 170).

On sait que la lecture du *Cours de linguistique générale* par Merleau-Ponty est peu rigoureuse. Même dans la communication faite en 1951, Merleau-Ponty soulignait l'importance de la distinction entre < une linguistique *synchronique* de la *parole* et une linguistique *diachronique* de la *langue* > (S, 107, nous soulignons), alors que chez Saussure ⁷, la distinction entre la langue et la parole ne s'applique qu'à la langue, non à la parole (CLG, 139). Mais ce *malentendu* permet au moins de faire ressortir ce qui était pertinent pour notre auteur. Pour Merleau-Ponty, la *parole* ne renvoie pas à

6) Cf. < Sur la phénoménologie du langage > (1951), S, 116 - < plus clairement qu'aucun autre, il [= le problème du langage] apparaît à la fois comme un problème spécial et comme un problème qui contient tous les autres, y compris celui de la philosophie >.

7) On sait que, au début des années 50, on ne mettait guère en question la fidélité du *Cours* à la pensée de Saussure. *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale* de R. Godel ne seront publiés qu'en 1957.

l'énonciation individuelle qui s'opposerait au système collectif. Il considère au contraire que la linguistique synchronique permet de dévoiler la parole telle qu'elle est utilisée par un sujet parlant lors de la communication linguistique ⁸. Selon le philosophe, Saussure opérait, contre l'historicisme du XIX^e siècle, une sorte de mise entre parenthèses de l'histoire du langage empirique, de manière à faire apparaître < le schème sublinguistique (Gustave Guillaume) > (S, 108) sans lequel < la communication et la communauté linguistique seraient impossibles > (PM, 34-35).

Cette remarque implique que la mise à jour du système synchronique exige < un renversement de nos habitudes > (PM, 37) ⁹. Elle consiste à < déceler sous le langage parlé un langage opérant ou parlant dont les mots vivent d'une vie mal connue, s'unissent et se séparent comme l'exige leur signification latérale ou indirecte, même si, une fois l'expression accomplie, ces rapports nous paraissent *évidents* > (S, 94). Or, la découverte de ce sens indirect justifie la comparaison avec la peinture, puisque, comme la peinture, ce sens n'est, < au regard de l'usage empirique, que silence > (S, 56). Il faut tout de suite ajouter que ce silence n'est pas le contraire du langage, il est < le silence parlant > (S, 58) qui ne cesse d'englober le monde du langage empirique. Merleau-Ponty appelle ailleurs ce silence < parole instituante qui porte tout > (PM, 170).

8) Notons que Saussure lui-même soulignait l'interdépendance de la langue et de la parole : < La langue n'est pas une entité, et n'existe que dans les sujets parlants > (CLG, 19 note); < Il y a donc interdépendance de la langue et de la parole; celle-là est à la fois l'instrument et le produit de celle-ci > (CLG, 31), passages cités in MS.PPR(53-54); < Parole : Leçon du 3 et du 10 décembre, 28 et 31 [Notes intitulées : 4) *Prise de conscience de la parole*] >.

9) CLG, 149 : < La langue présente donc ce caractère étrange et frappant de ne pas offrir d'entités perceptibles de prime abord [...] C'est là sans doute un trait qui la distingue de toutes les autres *institutions* > (nous soulignons).

Bref, Merleau-Ponty intègre la question de « la parole vivante » qu'il s'est posée dès *La structure du comportement* dans la problématique de l'institution de la langue. La linguistique synchronique de la parole oblige à concilier la recherche *archéologique* de la parole instituante et l'établissement horizontal de la structure synchronique. Comment le système linguistique peut-elle impliquer la parole qui institue le sens idéal?

C'est dans cette perspective que Merleau-Ponty reprend la célèbre formule de Saussure : « dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs » (CLG, 166) :

« Ce que nous avons appris chez Saussure, c'est que les signes un à un ne signifie rien, que chacun d'eux exprime moins un sens qu'il ne marque un écart de sens entre lui-même et les autres [...] la langue est faite de différences sans termes, ou plus exactement les termes en elles ne sont engendrés que par les différences qui apparaissent entre eux » (S, 49. Cf. PM, 44).

En fait, on peut tirer de cette formule deux conséquences philosophiques totalement différentes :

- D'un côté, comme Cassirer, on peut y trouver l'opération qui justifie le primat épistémologique de la fonction représentative par rapport à la substance ⁶. Effectivement, lorsque Saussure écrit : « Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais *un concept* et une *image* acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte *psychique* de ce son, la *représentation* que nous en donne le témoignage de nos sens » (CLG 98, nous soulignons), cette définition du signe semble justifier l'idée représentativiste qui postule l'idéalité de la forme symbolique; la

10) E. Cassirer, « Structuralism in Modern linguistics », *Word*, 1945, n° 1, pp. 99-120. V. notamment p. 105. Dans le commentaire de cet article, P. Caussat résume les limites de l'interprétation de Cassirer. « Entre Humboldt et le structuralisme : la philosophie du langage d'Ernst Cassirer » in J. Seidenbard (sous la dir. de), *op. cit.*, pp. 233-48.

réduction à la synchronie conduirait à l'exclusion pure et simple de la question du rapport entre le signe et la matière brute.

- L'interprétation de Merleau-Ponty est radicalement différente. Selon lui, la détermination différentielle des signes relève moins d'« un système d'exclusions réciproques » (RC, 60) qu'à une « unité de coexistence, comme celle des éléments d'une voûte qui s'épaulent l'un l'autre » (S, 50). L'écart ne renvoie pas donc seulement à une opposition formelle, mais aussi à un ordre vertical où la différence « engendre » les termes positifs. Ainsi comprise, la parole opérante est le fondement génétique de l'« accouplement »¹² du signifiant et du signifié¹³. Plus précisément, c'est le dévoilement de l'unité charnelle de coexistence qui permet de parler de la distinction et de l'accouplement du signifiant et du signifié, puisqu'ils ne sont que « deux masses amorphes »¹⁴ avant l'établissement du signe.

11) Notons que cette question concerne la critique de l'idée de « l'attitude catégoriale » qu'utilisaient le « premier » Goldstein et Cassirer. Dans le cours de l'année 1953-54, Merleau-Ponty montre comment Goldstein est amené à abandonner cette idée kantienne et à reprendre l'idée de l'*innere Sprachform* de Humboldt (RC, 37-39) : « on reconnaît dans cet esprit immanent au langage le médiateur que Saussure appelait parole » (RC, 39). On voit que Merleau-Ponty cherche déjà à lier l'ordre linguistique à l'ordre « vital » à l'aide de la linguistique de Saussure.

12) CLG, 156, passage cité in MS.PPR(53-54):« Leçon du 3 et 10 décembre, 34 [Note intitulée, II. *La signification : l'intériorité n'est pas celle du concept en linguistique*] ».

13) Saussure, *Ibid.*, « Le rôle caractéristique de la langue [est] de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités ».

14) *Ibid.*, « la "pensée-son" implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes », passage cité in MS.PPR(53-54):« Leçon du 3 et 10 décembre, 34 ».

Cela implique que le système diacritique apparaît, pour la conscience, comme un système nécessairement opaque : « nulle part il [= le langage] ne cesse pour laisser place à du sens pur, il n'est jamais limité que par du langage encore et le sens ne paraît en lui que serti dans les mots » (S, 52). Il est par principe interdit à la conscience d'objectiver un sens positif, puisque d'autres signes sont toujours co-présents au sujet parlant.

Mais c'est précisément ce caractère négatif de la valeur linguistique qui permet de thématiser la genèse du sens. Prenons l'exemple de l'acquisition de l'opposition phonématique par l'enfant. Merleau-Ponty souligne d'abord le cercle entre le tout du langage et ses parties (S, 49-51). Comme le progrès se fait par « l'articulation interne d'une fonction déjà complète à sa manière » (S, 50) ou par le « recouplement inlassable de la chaîne verbale par elle-même » (S, 51), « la langue se précède auprès de ceux qui l'apprennent, s'enseigne elle-même et suggère son propre décryptement » et « il faudrait savoir la langue pour l'apprendre » (S, 49). Mais cette articulation purement interne rend possible un accès *latéral* et *indirect* au monde linguistique, en faisant « basculer l'enfant du côté de ceux qui parlent » (S, 51), puisque l'opposition phonématique marque un écart *par où passe* la parole instituyente qui fonde le premier principe de différenciation : « L'intuition de Saussure se précise : avec les premières oppositions phonématiques l'enfant est initié à la liaison *latérale* du signe au signe comme fondement d'un rapport *final* du signe au sens, - sous la forme spéciale qu'elle a reçue dans la langue dont il s'agit » (S, 51, nous soulignons).

Au moment de l'acquisition du langage, l'enfant assiste à « l'avènement de la différence » (VI, 271), différence qui engendre un certain rapport déterminé du signifiant et du signifié dans la langue. Il faut donc thématiser la présence de la « conscience » de l'enfant à la

différence qui, en émergeant de l'unité charnelle, s'encarne *en même temps* dans la structure linguistique. La première parole se réfère donc à la fois - au moment de l'avènement de la différence - à l'horizon indifférencié et préindividuel et à la structure différenciée. La tâche de Merleau-Ponty serait donc de bien comprendre ce double mouvement, la double inscription à l'ordre charnel et à l'ordre linguistique.

Cette remarque nous conduit à s'interroger sur le statut du *sujet* parlant dans la langue instituée. On a tendance d'ordinaire à reprocher à la linguistique structurale d'avoir réduit le langage à un système clos, statique, abstrait, etc., et l'on y oppose la liberté (conditionnée) du sujet qui actualise ce système abstrait dans le discours concret, c'est-à-dire, dans le discours lié à un contexte de la communication. Cette critique présuppose une série d'oppositions classiques : système et événement, puissance et acte, raison et hasard, science et vie, etc. Si Merleau-Ponty commence avec Saussure par mettre à jour le système diacritique, c'est précisément pour montrer qu'elle est ce à partir de quoi les idées de sujet, de contexte et de communication sont concevables. C'est pourquoi le travail du phonologue ne consiste pas, pour Merleau-Ponty, à établir du dehors les principes de classification de phonèmes, mais à accéder < de l'intérieur > (S, 51) à la langue. S'il s'agit du l'accès *du dedans*, c'est que le sujet parlant lui-même est inscrit dans un écart du système diacritique et qu'il assiste, comme un enfant, à l'avènement de la différence dans la profondeur sublinguistique.

On voit combien le problème de l'institution linguistique est lié à l'ontologie du *dedans* et à la radicalisation de sa < première > philosophie : l'exemple de l'acquisition du langage montre que chaque différenciation exige la conquête d'une nouvelle dimension qualitativement différente de l'ancienne, car chaque apparition de la parole instituante marque un avènement de la différence. De ce point de vue, il n'est ni nécessaire ni suffisant d'invoquer, comme dans la *Phénoménologie de la*

perception, un « texte naturel » de l'expérience perceptive ou l'origine affective du langage ¹⁵ pour rendre compte de la parole parlante. La question de l'origine du langage est une question mal posée : « Le mystère de la première parole n'est plus grand que le mystère de toute expression réussie » (PM, 51).

Peut-être n'y aurait-il même pas lieu d'invoquer le champ sublinguistique ou préindividuel ¹⁶. Ce que Merleau-Ponty essaie de montrer, c'est que, dans le processus de la différenciation interne de la langue se trouve impliquée une sorte de fluctuation qui se manifeste au moment où son articulation particulière *passse* à la généralité de la langue symboliquement instituée. Ce temps impliqué dans la langue, qui n'est pas nécessairement lié à la conscience sensible, manifeste la logique d'implication au niveau linguistique.

§3. *L'arbitraire du signe et le premier privilège du langage.*

Dans un article intitulé « Sur la phénoménologie du langage », Merleau-Ponty affirme que le langage doit être considéré comme « une manière originale de viser certains objets » (S, 196). Comment concilier cette exigence phénoménologique avec l'idée du système diacritique? Telle est notre deuxième question.

Chez Saussure, c'est la question du caractère arbitraire des signes.

15) C'est en ce sens que Merleau-Ponty critique « une psychologie contestable » de R. Jakobson : « [Le] recours au contexte affectif n'*explique* pas l'acquisition du langage » (RC, 34-35).
bien *traduire* une expérience, mais qui ne devient texte que par la parole qu'elle suscite » (RC, 41).

16) Cf., André Jacob, *Temps & langage* (essai sur les structures du sujets parlants), Paris, Almand Colin, 1967 et 1992, p. 220 : « Si les schèmes en question méritent leur nom de "sublinguistique", ce n'est donc pas qu'ils soient en-deça de la linguistique, [...] mais au contraire parce qu'ils sont le support ultime de l'organisation du langage ».

Il est important de noter à ce propos que ce caractère est, selon Saussure, ce qui distingue « l'institution » linguistique de toutes les autres institutions ¹⁷. Saussure emprunte ce mot à un linguiste américain W. D. Whitney, mais en en modifiant profondément le sens :

« Pour bien faire sentir que la langue est *une institution pure*, Whitney a fort justement insisté sur le *caractère arbitraire des signes*, et par là, il a placé la linguistique sur son axe véritable. Mais il n'est pas allé jusqu'au bout et n'a pas vu que *ce caractère sépare radicalement la langue de toutes les autres institutions* » (CLG 110, nous soulignons).

Selon Claudine Normand, la différence fondamentale entre Whitney et Saussure repose sur le point suivant : alors que chez Whitney, le mot *institution* était encore interprété à partir des oppositions classiques entre convention et nature, chez Saussure, le principe de l'arbitraire du signe est conçu au-delà de cette opposition héritée de la philosophie traditionnelle ¹⁸. Ce qui est arbitraire ou immotivé chez Saussure, c'est le rapport entre le signifiant et le signifié, non entre le signe et la réalité qu'il désigne. Mais cette déclaration ne revient-elle pas à affirmer que le système linguistique est un système purement idéal, où la question du rapport avec la réalité ne se pose pas?

Cette difficulté a conduit les linguistes post-saussuriens à souligner une hésitation, voire une contradiction dans la pensée de Saussure. Selon Benveniste par exemple, lorsque Saussure affirme que le signe est arbitraire, il invoque inconsciemment et subrepticement un

17) Cf. W. D. Whitney, *La vie du langage*, traduit de l'anglais par l'auteur, deuxième édition, Paris, Germer Baillière, 1877. [réédition avec la préface de Claudine Normand, Paris, Didier érudition, s.d.], p. 230 : « Ces produits accumulés des facultés humaines s'exerçant et se développant, produits qui s'accroissent et changent de jour en jour, sont ce que nous appelons institutions ».

18) Claudine Normand, « L'arbitraire du signe comme phénomène de déplacement » in *Dialectiques* n° 1/2, fév. 1974, pp. 109-126. Cf. J. Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Ed. de Minuit, 1967, p. 68 : « le mot "institution" ne doit pas être trop tôt interprété dans le système des oppositions classiques ».

troisième terme qui n'était pas compris dans la définition du signe par « l'union de l'image acoustique et du concept ». Ce troisième terme est, toujours selon Benveniste, la chose ou la réalité ¹⁹. Ainsi, le principe de l'arbitraire du signe recouvre implicitement « le problème métaphysique de l'accord entre l'esprit et le monde, problème que le linguiste sera peut-être un jour en mesure d'aborder avec fruit, mais qu'il fera mieux pour l'instant de délaissier » ²⁰.

Mais si c'est justement à partir de ce principe que Saussure voulait se démarquer de la conception de Whitney qui reposait sur l'alternative de *phusei* et de *thesei*, ne peut-on pas considérer au contraire que cette *contradiction* révèle son effort de déplacer la question sans se contenter, même provisoirement, de « délaissier » la question « métaphysique »? Essayons de mettre en relief cet effort.

Selon Saussure, le mot *arbitraire* ne doit pas « donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant » (CLG, 101), car « [la] langue est de toutes les institutions sociales celle qui offre le moins de prise aux initiatives » (CLG, 107-108). C'est pourquoi Saussure est amené à reconnaître qu'une « partie seulement des signes est absolument arbitraire; chez d'autres intervient un phénomène qui permet de reconnaître *des degrés* (nous soulignons) dans l'arbitraire sans le supprimer : *le signe peut être relativement motivé* » (CLG, 181). Cette remarque nous permet d'aller plus loin : sans abandonner le principe de l'arbitraire, nous pouvons dire qu'il n'apparaît jamais à l'état pur,

19) « Quand il [=Saussure] parle de la différence entre *b-ô-f* et *o-k-s*, il se réfère malgré lui au fait que ces deux termes s'appliquent à la même *réalité*. Voilà donc la *chose*, expressément exclue d'abord de la définition du signe, qui s'y introduit par un détour et qui y installe en permanence la contradiction », Emile Benveniste, « Nature du signe linguistique » (1939), in *Problèmes de linguistique générale. 1*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », p. 50. Voir à ce sujet, J. Garelli, *Le temps des signes*, Paris, Klincksieck, 1983, pp. 36-66.

20) *Ibid.*, p. 52, nous soulignons.

qu'il n'apparaît dans l'institution que comme son « style » ou sa « déformation cohérente »²¹. Ce principe doit être compris comme un cas-limite, et c'est à partir de cette limite qu'il est permis de décrire des « degrés » de l'apparition de « la chose » dans la langue. La réduction à la synchronie est le commencement de la phénoménologie du langage, qui décrit l'apparition phénoménale du monde dans l'institution linguistique. Par contre, Benveniste parle comme si nous connaissions déjà ce que c'est que la chose même ou le monde. Ne peut-on pas dire que c'est plutôt Benveniste qui suppose implicitement la distinction classique entre le langage et la réalité, et corrélativement, entre la description scientifique et la philosophie? (Cf. S, 115-6).

Au lieu d'explorer davantage les discussions sur cette question, voyons comment Merleau-Ponty résout cette question dans son contexte : il s'agit pour lui d'éclairer les rapports entre l'immanence et la transcendance du sens : comment lier la différenciation interne du système linguistique à l'apparition du sens transcendant? Dans cette perspective, Merleau-Ponty essaie de montrer comment la différenciation purement interne manifeste une manière originale de viser le sens de transcendance : « Son opacité [=du langage], son obstinée référence à lui-même, ses retours et ses replis sur lui-même sont justement ce qui fait de lui un pouvoir spirituel : car il devient à son tour quelque chose comme un univers, capable de loger en lui les choses mêmes, - après les avoir changées en leur sens » (S, 54, nous soulignons).

Ainsi comprise, la parole opérante institue non seulement la possibilité de la communication, mais aussi les choses dont on parle. Autrement dit, c'est dans la mesure même où nous nous abandonnons au mouvement interne et différentiel du langage que nous pouvons dépasser les

21) « Structure = ensemble, système, mais dont le principe n'est pas dégagé* et n'apparaît que comme style ou déformation cohérente, comme une certaine absence » (MS.PPR(53-54):« Leçon du 3 et 10 décembre, 33 »).

signes vers leur sens transcendant : « Les choses se *trouvent dites* et se *trouvent pensée* » (S, 27), lorsque le tout du système diacritique happe le sujet parlant et le sujet écoutant « comme un tourbillon » et les porte vers un sens que les deux sujets ne possédaient pas, mais dont ils peuvent reconnaître la validité interpersonnelle. Le tourbillon de la parole instituante se situe donc au croisement du mouvement horizontal entre les signes et du mouvement vertical qui fait apparaître la transcendance du sens.

C'est pourquoi il est vain de se demander si le sens est attaché au signe naturellement ou arbitrairement. C'est au contraire la parole instituante qui rend possible une telle question en ouvrant le champ à partir duquel les notions de *réalité* et de *système* prennent sens. Autrement dit, on ne pourrait pas distinguer le dedans et le dehors du langage si la parole instituante n'avait pas institué par avance une ouverture sur l'extériorité en général. Elle institue une sorte de charnière qui met le dedans de la langue en contact avec son dehors. C'est peut-être en ce sens qu'on peut parler de la *réversibilité* de la parole et de ce qu'elle signifie, de l'expression et l'exprimé (Cf. VI, 202, PM, 12).

* * *

Si le silence de la parole instituante permet de dévoiler « la double référence » du langage, horizontale et verticale, il n'en reste pas moins qu'« au moment où elle (= la parole) se produit, la tâche d'exprimer n'est pas différée, renvoyée à d'autres paroles » (S, 101), alors que personne ne dira que le trait décisif de Matisse peut être complètement indépendant de la matérialité du tableau. Il est temps de signaler le premier privilège du langage par rapport à l'expression muette. La *vertu* du langage, c'est justement de se faire oublier, de se dissimuler à nos

yeux par son opération même (PM, 12). Lorsque l'expression est portée vers
sons sens, < l'expression et l'exprimé échangent bizarrement leurs rôles
et, *par une sorte de fausse reconnaissance*, il nous *semble* qu'elle
l'habitait de toute éternité > (PM, 12, nous soulignons). Autrement dit,
la vertu de la parole instituante est d'ouvrir le champ du nommable
dans lequel le sens *invisible* nous apparaît *rétrospectivement* comme
préexistant à sa localisation sensible :

< La signification rejaillit en retour sur ses moyens, elle s'annexe par un
mouvement rétrograde qui n'est jamais complètement déçu, parce que déjà, en
ouvrant l'horizon du nommable et du dicible, la parole avouait qu'elle y a sa
place > (VI, 202).

La parole instituante est une ouverture du champ du nommable où
advient le sens transcendant; mais par un mouvement rétrograde, le < sens
d'événement > (PM, 14) s'incarne dans ce champ et fait oublier l'opération
initiale et l'épaisseur du langage. De ce point de vue, le principe de
l'arbitraire du signe dérive de ce double mouvement, puisque,
rétrospectivement, le sens incarné se présente comme < un sens direct, qui
correspond point par point à des tournures, des formes, des mots
institués > (S, 58, nous soulignons).

On s'apercevra déjà que le problème de l'arbitraire du signe est
étroitement lié à celui du < temps, grâce auquel le choix [arbitraire] se
trouve fixé > (CLG, 108). Il importe de mettre en évidence ce qui rend
possible l'entrelacement du système synchronique et du temps historique.

§ 4. Le deuxième privilège du langage : illusion de l'intégration.

Merleau-Ponty souligne à plusieurs reprises qu'il ne faut pas
considérer la synchronie comme *instantanée*, que la distinction

entre synchronie et diachronie n'est pas pertinente ²². Il est facile de voir que cet entrelacement de la synchronie et de la diachronie dérive de la double référence du signe : de même que le système diacritique essentiellement auto-référentiel est capable de loger *en lui-même* les choses mêmes, de même la structure synchronique doit redécouvrir la vérité de son propre passé linguistique (PM, 36) et reprendre « intérieurement » les « débris » usés d'un autre monde d'expression qu'on a initialement mis entre parenthèses (PM, 50). Dès lors, la tâche de la linguistique synchronique consiste à ouvrir un champ où la transcendance du passé linguistique apparaît comme tel et à établir la communication intérieure avec lui ²³. C'est donc au cœur de la structure synchronique qu'on retrouve l'historicité de la langue. La description de la diachronie suppose l'établissement du système linguistique, et le passé apparaît comme un écart par rapport à la norme du présent linguistique. Il n'en reste pas moins que la langue actuelle a toujours l'origine historique. Paradoxalement donc, c'est parce que la langue est idéale qu'elle est historique, et réciproquement.

Mais le privilège du langage par rapport à la perception sensible, c'est-à-dire sa relative transparence, se manifeste même au niveau historique. Si, dans le monde linguistique, on tend à avoir illusion que le sens préexiste dans le monde silencieux, cela implique que le poids de la « tradition » est plus lourd dans le langage que dans le monde visible; le système linguistique paraît plus « durable » que le système artistique (Cf. VI, 274). C'est pourquoi la « résistance de l'inertie collective à toute innovation linguistique » (CLG, 107) paraît plus forte.

Or, Merleau-Ponty essaie de souligner cette différence en confrontant les attitudes à l'égard du passé chez le peintre et chez

22) PM, 34 note, 51 note, S, 108. Cf. CLG, 24 : « [A] chaque moment, il [= le langage] est une institution actuelle et un produit du passé ».

23) S, 108 : « [II] faut que le système de la synchronie à chaque moment comporte des fissures où l'événement brut puisse venir s'insérer ».

l'écrivain (S, 95 et sq.) :

Dans l'histoire de l'art, chaque peintre cherche à recommencer la tentative de fond en comble. Précisément pour cette raison, < la peinture entière se présente [donne] comme un effort avorté pour dire quelque chose qui reste toujours à faire > (S, 99/PM, 140). Les arts du langage vont plus loin. Tout se passe < comme si la langue instituée appelait à l'existence [...], l'un de *ses* possibles >, parce que :

La parole, non content d'aller au-delà du passé, prétend le récapituler, le récupérer, le contenir en substance [...] Elle veut conserver dans son esprit ou dans son sens. Elle se noue donc sur elle-même, se reprend et se ressaisit (S 100/PM 141).

C'est donc en vertu du langage que la conscience idéaliste a l'illusion d'avoir la vérité intégrale, de viser la vérité < comme vérité de tous depuis toujours > (S, 100/PM, 143). Cette auto-possession du langage est certes illusoire; mais elle < n'est pas rien > (S, 102), ajoute Merleau-Ponty, car la parole crée la signification plus ductile, plus indépendante du temps que celle du visible. La peinture du passé semble nous donner l'accès immédiat à la signification qu'elle dépose, mais précisément pour cette raison, elle subit, beaucoup plus que l'écrit, le mouvement du temps : < Un plaisir d'anachronisme se mêle à notre contemplation des tableau > (S, 100). Au contraire, le langage ne nous livre que la signification historiquement datée, mais < dans la mesure même où elle renonce à l'éternité hypocrite de l'art >, (S, 100), on peut réactiver, à travers l'écart historique, la signification du passé que dépose l'écrit : < Enfin le langage dit, et les voix de la peinture sont les voix du silence > (S, 101).

* * *

Cette confrontation permet de préciser le rapport entre la diachronie et la synchronie. Ce qui devient manifeste dans l'institution

linguistique, c'est que l'institution établit la relation intrinsèque entre expression et tradition, système et histoire : d'un côté, c'est parce que le sens du langage est plus ductile que le sens du visible que le langage s'impose comme une loi immuable; de l'autre côté et inversement, c'est parce que la langue suppose toujours une tradition que son signe paraît arbitraire, son sens intemporel : « C'est parce que le signe est arbitraire, dit Saussure, qu'il ne connaît d'autre loi que celle de la tradition, et c'est parce qu'il se fonde sur la tradition qu'il peut être arbitraire » (CLG, 108) ²⁴.

Dès lors, la reconquête de la tradition linguistique n'est pas l'abandon de la linguistique synchronique, elle est plutôt son accomplissement actif. Mais paradoxalement, cet accomplissement consiste à faire oublier le passé comme tel pour poser la vérité intemporelle. Nous précisons dans le chapitre suivant la modalité de cette jonction de l'historicité et de l'intemporalité. Notons pour l'instant que la notion d'institution permet de mettre en évidence à la fois la source commune du sens du visible et du sens linguistique et leur relative différence; qu'elle permet en même temps de suivre la genèse même de la conscience idéaliste qui pose le sens intemporel.

24) Passage cité in MS.PPR(53-54):« Leçon du 3 et 10 décembre, 39 » [Note intitulée : « 3) Arbitraire et interaction du signe »]. Transcrivons le commentaire de Merleau-Ponty : « Autrement dit[,] arbitraire ≠ seulement choix qui aurait pu être autre, mais *choix qui, se formant*, se présente après coup comme inévitable ou du moins incline* choix futurs. Arbitraire = tradition i.e. oubli des origines = chose pensée comme allant de soi. " c'est parce que le signe est arbitraire, etc " ».*

CHAPITRE II

L'INSTITUTION DU SENS IDEAL

Introduction

« L'algorithme est la forme adulte du langage », dit Merleau-Ponty dans le premier chapitre de *La prose du monde* (PM, 9) ; il apparaît comme une forme de langage où rien d'implicite ne semble être introduit. Dans ce monde transparent, la pensée ne trouve que ce qu'elle a mis, puisque l'algorithme « institue, pour les représenter, des symboles qui par eux-mêmes ne disent rien, qui donc ne diront jamais plus que ce qu'on a convenu de leur faire dire » (PM, 10). D'autre part, rien ne semble limiter notre pouvoir de formalisation. La formalisation de nouveaux rapports intègre complètement les anciens pour former avec ceux-ci une seule famille (PM, 150), de sorte que le monde de la science exacte semble supposer en droit « une sphère immuable de relations qui n'étaient pas moins vraies avant nos formulations et ne le seraient pas moins si tous les hommes et leur langage venaient à disparaître » (PM, 166).

De ce point de vue, l'algorithme semble accomplir « le projet d'une langue universelle » (PM, 10) : on pose en principe que nous ne saurions comprendre le fonctionnement de la langue empirique à moins d'avoir constitué d'abord un tableau de la « forme idéale » du langage (S, 129). Or, Merleau-Ponty précise que ce que Husserl essaie de faire

d'un bout à l'autre de sa carrière, c'est de trouver un chemin entre ce logicisme absolu et le psychologisme empiriste (SHPH, 10). La tâche de Merleau-Ponty seraient alors de fonder la rationalité de la connaissance en dépassant l'aspect logiciste de Husserl, sans pour autant revenir au psychologisme. Faute de l'accomplissement de cette tâche, toutes nos descriptions de l'institution risqueraient d'être prises pour un retour au psychologisme.

Dans ce chapitre, nous montrerons d'abord que Merleau-Ponty essaie, dans *La prose du monde* et dans le cours sur la notion d'institution, de fonder le savoir exact en prolongeant les conséquences de la *Phénoménologie de la perception*; mais l'approfondissement de sa philosophie dans les années 50 le conduira à réexaminer l'ordre autonome du savoir et à établir la philosophie de l'institution comme une philosophie de « l'omnitemporel, de ce qui est valable tout le temps » (SHPH, 11) ¹.

§1. *L'algorithme et le devenir de la connaissance mathématique.*

Citons d'abord un passage du résumé du cours sur l'institution où il s'agit de l'algorithme :

La série des « idéalizations » qui fait apparaître le nombre entier comme cas particulier d'un nombre plus essentiel ne nous installe pas dans un monde intelligible d'où il pourrait être déduit, mais reprend l'évidence propre du nombre entier, qui reste sous-entendue. L'historicité du savoir n'en est pas un caractère « apparent », qui nous laisserait libre de définir analytiquement la vérité en soi. Même dans l'ordre du savoir exact, c'est à une conception « structurale » (Wertheimer) qu'il faut tendre. Il y a vérité au sens d'un champ commun aux diverses entreprises du savoir (RC, 64).

1) Nous reviendrons sur cette question lorsque nous examinerons dans la troisième partie les rapports entre l'interrogation et la philosophie de l'essence.

Merleau-Ponty résume ici la discussion qu'il a commencée dans un chapitre de *La prose du monde*, intitulé « L'algorithme et le mystère du langage ». L'exemple était fourni par le psychologue gestaltiste Wertheimer auquel Merleau-Ponty fait allusion ici ². Il s'agit de l'anecdote du mathématicien Gauss, qui a remarqué à l'âge de six ans que la somme des n premiers nombres est faite de $n/2$ sommes partielles. Il a découvert ainsi sous une série de nombres la formule $n(n+1)/2$. La question que pose Merleau-Ponty est la suivante : faut-il considérer que la formalisation n'est que la découverte de la nouvelle propriété du nombre qui la contenait dès son apparition? La vérité de la connaissance relève-t-elle - en droit - d'un *je pense* transparent à lui-même, d'une reconnaissance intérieure qui la fonde comme valeur exemplaire et réitérable? (PM, 168) De même, doit-on poser un monde intelligible où le nombre entier est *dépassé* et *intégré* comme un cas particulier?

Pour mettre en évidence la parole instituant qui fonctionne dans le processus de l'idéalisation, le philosophe commence par mettre en question l'idée de la propriété qui est censée immanente au nombre entier. Cette idée présuppose d'abord une certaine cohérence entre une relation donnée et ses conséquences, cohérence qui n'entraîne pas nécessairement la préexistence de la propriété des êtres mathématiques, à moins que l'on n'hypostasie l'ancienne structure en quelque réalité physique (PM, 171).

La découverte de la propriété essentielle suppose donc que chacune des démarches qui jalonne le devenir de la connaissance soit prescrite, justifiée *après coup* par les démarches précédentes (PM, 172). Merleau-Ponty souligne ici le caractère rétrospectif de la construction formalisante. La vérité de la connaissance est bien « un effort pour ressaisir, intérioriser, posséder vraiment un sens qui fuit

2) M. Wertheimer, *Productive Thinking*, Harper & Brothers Publishers, New York & London, 1943, Ch. III.

à travers la perception > (PM, 174); lorsque la construction de la nouvelle formule est achevée, nous pourrions bien dire qu'elle était contenue dans les formules initiales. Tout se passe alors comme si l'essence de l'être mathématique était présente comme le but de la connaissance qui marche vers la totalité d'un sens. Mais c'est là une illusion rétrospective. Les conséquences de la découverte n'étaient pas immanentes à l'hypothèse, elles < n'étaient que prétracées dans la structure comme système ouvert et engagé dans le devenir de ma pensée, et lorsque je remanie cette structure selon ses propres vecteurs, c'est plutôt la nouvelle configuration qui reprend et sauve l'ancienne, la contient éminemment, s'identifie avec elle ou la reconnaît comme indiscernable de soi > (PM, 178). L'essence comme avenir de la connaissance n'est donc pas une essence pure et positive, elle est plutôt la structure : < L'essentiel de la pensée mathématique est, conclut-il, à ce moment où une structure se décentre, s'ouvre à une interrogation, et se réorganise selon un sens neuf qui pourtant est le sens de cette même structure. [...] Le fait est qu'à ce moment quelque chose est acquis, il y a du vrai > (PM, 178-179). Or, cela implique que la vérité de la connaissance n'est acquise que lorsque nous réussissons à la faire habiter dans un système de signes qui exigeait l'expression sans la contenir : < la connaissance de vérité avance comme l'écrevisse, tournée vers son point de départ, vers cette structure dont elle exprime la signification > (PM, 179). C'est ce mouvement rétrograde qui fait oublier le changement structurel et qui fait croire à la préexistence de la propriété. Telle est l'opération qui soutient les signes de l'algorithme.

De ce point de vue, l'algorithme peut être considéré comme un cas limite du langage : il est essentiel à la *parole* mathématique de se faire *complètement* oublier, au point que le mouvement de la vérité semble se réduire à l'auto-structuration d'une sphère immuable. Mais cette illusion *dérive* du mouvement temporel, c'est-à-dire de l'échange continué entre l'anticipation non conceptuelle et la reprise idéalisante

toujours partielle. L'institution de la vérité mathématique se définit par ce double mouvement, elle est une ouverture du < champ > qui met en route une recherche < téléologique >, bien que l'on ne puisse pas anticiper conceptuellement les résultats.

* * *

On pourrait objecter que Merleau-Ponty n'est pas encore parvenu à démontrer l'historicité de la vérité de la connaissance, mais simplement l'opération subjective qu'on peut constater dans un exemple donné. Il n'a pas expliqué non plus la véritable genèse du symbole mathématique, car son analyse semble supposer qu'il soit déjà donné. Ce n'est donc pas un hasard si l'exemple ici est pris dans l'ouvrage d'un psychologue, puisque l'on a parfois l'impression que la durée psychologique semble garantir secrètement la continuité de l'opération ³. Ne risque-t-on pas ainsi, malgré la précaution prise par Merleau-Ponty ⁴, d'introduire subrepticement la subjectivité psychologique dans l'analyse de la connaissance de la vérité purement idéale?

Pour répondre à cette objection, il ne suffirait pas de décrire l'opération individuelle qui conduirait à la formalisation mathématique. Encore faut-il la placer dans le mouvement historique. Parallèlement, on doit définir rigoureusement le *passage* du psychique au logique pour mettre en évidence l'événement dans le monde intelligible. Il conviendrait donc de relire le commentaire de < L'origine de la géométrie > où Merleau-Ponty aborde directement cette question.

3) Cf. PM, 174 : < [...] la connaissance continue sur la lancée de la perception, [...] elle utilise la thèse du monde qui en est le son fondamental >.

4) Cf. PM, 177 : < Notre but n'est pas ici de montrer que la pensée mathématique s'appuie sur le sensible, mais qu'elle est *créatrice* et l'on peut le faire aussi bien à propos d'une mathématique formalisée >.

§2. < L'origine de la géométrie > et l'Urstiftung de l'idéalité.

Merleau-Ponty citait déjà dans la *Phénoménologie de la perception* un texte de Husserl connu sous le titre de < L'origine de la géométrie >, publié d'abord en 1939, et repris au tome VI des *Husserliana* en 1954 (PP, 208) ⁵. Depuis, l'importance de ce petit texte pour Merleau-Ponty n'a cessé de croître, à tel point que, dans les dernières années, il le situe aux limites de la phénoménologie ⁶. Sa lecture est, à vrai dire, assez générale et schématique. Nous connaissons actuellement deux commentaires plus rigoureux et plus détaillés ⁷. Bornons-nous à situer ce texte dans la problématique de l'institution en mettant en relief la spécificité de sa lecture.

5) < Die Frage nach dem Ursprung der Geometrie als intentional-historisches Problem >, publié par E. Fink, in *Revue internationale de Philosophie*, n.2, 15 janvier 1939. - *Beilage III* à §9a de *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, éd. W. Biemel, *Husserliana* VI, Haag, Martinus Nijhoff, 1954, pp. 365-391. Notons que, même après la publication de la version des *Husserliana*, Merleau-Ponty s'inspire encore de la première version. Par exemple, lorsque Merleau-Ponty affirme que le problème de *Selbstvergessenheit* dans *Ideen II* est repris dans la théorie de la sédimentation (S. 218), il fait sans doute allusion au passage suivant du texte publié par Fink, non repris dans les *Husserliana* : < Alle Sedimentierung ist in einer gewissen Weise ein „Vergessen“ > (p.212) (Toute sédimentation est en un certain sens un oubli), trad. de Merleau-Ponty, dans une note inédite que Merleau-Ponty a rédigée pour le cours sur < Husserl aux limites de la phénoménologie > (1959-60) (MS. HLP(59-60):< p. 17 >). Cf., aussi, VI, 288-289.

6) RC, 159 et sqq. Notons que, dans une note inédite pour le cours sur la notion d'institution, Merleau-Ponty faisait déjà allusion à ce texte dans le cadre de l'institution d'un savoir. Cf. MS.IHPP(54-55): < Institution 49-50 >.

7) (a) J. Derrida, *Introduction à L'origine de la géométrie* (désormais OG, suivi de l'indication de page), Paris, PUF, coll. < Epiméthée >, 1964. - (b) M. Richir, < Commentaire de L'origine de la géométrie > in *La crise du sens et la phénoménologie*, Grenoble, Jérôme Millon, coll. < Krisis >, 1990, pp. 273-360.

Le premier but de son commentaire, comme celui de son analyse de l'algorithme, est de montrer le double caractère du devenir de la géométrie : d'un côté, elle forme un système cohérent ou une unité idéale de sens total (*Totalsinn*) (RC, 161; OG, 178); de l'autre côté, la géométrie a une histoire qui reste essentiellement ouverte, puisqu'elle est née un jour par la production humaine, et restée présente comme tradition : « il est essentiel à un ensemble idéal d'être né » (RC, 162). Comment rendre compte à la fois de son idéalité et de son historicité? Reprenant un geste caractéristique de la problématique de l'institution, Merleau-Ponty cherche à repérer une troisième dimension entre le sens intemporel et la série des événements historiques, ou, pour utiliser les termes linguistiques, entre la synchronie idéale et la diachronie empirique (RC, 161). C'est dans ce milieu que s'établissent les rapports circulaires entre la prépossession (*Vorhabe*) (RC, 163) d'un avenir et la reprise idéalisante. Or, il nous est important de noter que cette circulation intérieure propre à l'institution est décrite comme une série de *Stiftungen* :

Les démarches initiales de la géométrie et toutes ses démarches ultérieures comportent [...] un certain surplus de sens : elles ouvrent un champ, elles instaurent des thèmes que le créateur ne voit que comme un pointillé vers l'avenir (*Urstiftung*), mais qui, remis (*tradiert*) aux générations suivantes avec les premières acquisitions deviennent praticables par une sorte de création seconde (*Nachstiftung*), où s'ouvre d'ailleurs de nouveaux espaces de pensée, jusqu'à ce que, le développement en cours s'étant épuisé dans une dernière re-création (*Endstiftung*), une mutation du savoir intervienne, souvent par retour aux sources ou aux voies latérales négligées en chemin (RC, 161-62) .

Comme l'institution du langage en général, celle de l'idéalité suppose ainsi la circulation entre l'ouverture de la première évidence (*Urstiftung*) et sa réactivation totale (*Endstiftung*)⁸. La tradition

8) Les mots : *Nachstiftung* et *Endstiftung* ne sont pas dans *L'origine de la géométrie*, mais dans le texte même de *Krisis*. Cf. *Die Krisis...*, §15, pp.72-73 (tr. fr., p. 82 et 84).

occupe une place intermédiaire dans cette marche ou « mouvance » (*Beweglichkeit*) (RC, 162; OG, 178) de la géométrie. On notera que Merleau-Ponty souligne toujours l'idée de *champ* préobjectif qui comporte « un surplus de sens ».

Mais, non content de décrire le devenir de l'être idéal dans l'horizon indéterminé, Merleau-Ponty se lance dans la recherche du fondement ontologique du double mouvement et se demande « comment de l'idéalité d'horizon on passe à l'idéalité pure » (VI, 200). Pour bien déterminer la portée de cette recherche, nous allons diviser le commentaire de Merleau-Ponty en trois étapes :

1) Le circuit de réflexion et la fonction du langage ⁹.

Pendant la première étape de son commentaire (RC, 162-164), Merleau-Ponty souligne le double mouvement apparemment contradictoire de la réflexion husserlienne ¹⁰. Il dérive nécessairement du double caractère de l'idéalité géométrique dans l'histoire :

- D'un côté, en partant de l'idéalité pure déjà instituée, on peut se demander comment cette existence intemporelle et non-locale *descend* dans « l'espace de conscience (*Bewußtseinsraum*) » (RC, 164; OG, 181) du proto-fondateur (*Urstifter*) (OG, 209) : « il y aurait donc un mouvement par lequel l'existence idéale descend dans la localité et la temporalité » (S, 120).

9) Selon les notes inédites du cours sur Husserl (1959-60), cette étape correspond à OG, 182-183 (*Husserliana*, p. 369, 1.36 - p. 370, 1.12). MS.HLPH(59-60):« p.10^{bis} ». Les titres du commentaire de ce passage sont des suivants : I. Entrelacs (*Verflechtung*); II. Langage et humanité; III. Langage et être objectif.

10) Notons que ce circuit de réflexion est essentiel à « la question en retour (*Rückfrage*) » qui, à partir de l'institué, doit découvrir l'évidence non empirique de la vérité géométrique. Voir sur ce point : J. Derrida, *Introduction...*, p. 36; M. Richir, « Commentaire... », pp. 273-274 et p. 308.

- De l'autre côté et inversement, on pourrait se demander comment l'évidence personnelle du sens, née dans la psyché de l'*Urstifter*, peut acquérir une objectivité idéale et intersubjective (RC, 164; OG, 184). La question est de savoir comment « toute idéation datée et signée a pour effet principal [...] de se faire oublier, de se dépasser, de tracer *un horizon d'avenir géométrique* » (RC, 162, nous soulignons).

C'est l'opération du langage qui permet de concilier ces deux mouvements. Dès lors, le langage est chargé de la double fonction (*Funktion*) (RC, 166; OG, 370), corrélativement au double mouvement de la vérité idéale :

- D'une part, le langage dans sa totalité constitue virtuellement un champ du nommable (*nennbar*) et de l'exprimable (*Ausdrückbar*) où « tout chose à son nom » (RC, 164; OG, 182). C'est par cette communauté idéale de « langage universel » (OG, 182) que l'horizon d'humanité peut être ouvert et sans fin (*endlos*) (*Ibid*). De ce point de vue, la communauté de langage se définit comme une structure universelle qui rend possible une histoire (OG, 203-204).

- Mais d'autre part et inversement, le langage universel « appartient » (OG, 182) à l'horizon d'humanité, il est « entrelacé » (*verflochten*) (RC, 164; OG, 183) avec l'horizon de monde. C'est en vertu de cette « incarnation linguistique » (S, 132; OG, 181) que l'évidence subjective peut sortir de l'espace de conscience.

Attentif à la phénoménologie de l'horizon, Merleau-Ponty souligne moins l'idée de « l'apriori historique » (OG, 205) – idée qui risque d'être comprise comme un *échec* de la thématization concrète de l'historicité¹¹ – que celle de l'entrelacement du langage et du monde.

11) Cf. J. Derrida, *Introduction...*, pp. 122-123. Dans une note inédite, Merleau-Ponty souligne que l'idée de l'apriori historique ne signifie pas le retour à la notion kantienne, mais le dévoilement de l'« *allgemeine Sinnesboden* (sol de sens universel) (OG, 203) ou de l'« apriori concret (OG, 204) ». (MS.HLPH (59-60): « p. 19 »).

qui est aussi celui de l'essentiel et l'existentiel. En vertu de cet entrelacement, l'évidence subjective peut sortir de la psyché lorsqu'elle est dite par l'*Urstifter* (RC, 154; Cf. OG, 180). C'est ainsi que le langage rend possible le surgissement de l'idéalité dans l'histoire.

Notons les deux conséquences de cette interprétation. D'abord, si cet entrelacement est essentiel au devenir de l'idéalité, on doit admettre que la finitude de l'être idéal est irréductible et que le projet d'une grammaire pure est abstrait. Deuxièmement, le langage ainsi compris est une manière originale de viser le monde, une intentionnalité non-objectivante (PM, 44). Cette intentionnalité opérante n'est pas une ombre de l'intentionnalité d'acte. Comme elle fonctionne à la charnière de l'être sensible et de l'être idéal, elle manifeste à la fois une possibilité non logique du monde et une ouverture au monde des idées ¹².

2) La parole instituante et l'écart temporel.

On objectera cependant que nous n'avons pas totalement rendu compte de la spécificité de l'idéalité pure et de son institution par le langage. C'est une question que Merleau-Ponty élucide dans la deuxième étape de son commentaire (RC, 165-166) ¹³. Au début de cette deuxième réflexion, Merleau-Ponty fait un retour à l'espace de conscience pour préciser sa structure temporelle :

« Déjà à l'intérieur de mon espace de conscience, il y a une sorte de message de moi à moi: je suis sûr de penser aujourd'hui la même idée que je pensais hier parce que le *sillage* qu'elle a laissé est ou pourrait être exactement recouvert par un nouvel acte de

12) C'est ce que Merleau-Ponty souligne dans une note inédite intitulé : « Langage et être objectif ». (Cf. Note 9 de ce chapitre).

13) Cette étape correspond au commentaire de OG, 183-185 (*Husserliana*, p. 370, 1.12 - p. 372, 1.17). (MS.HLPH(59-60):< pp. 13 - 15 >.

pensée productive qui serait le seul véritable accomplissement de ma pensée remémorée : je pense dans ce passé proche, ou encore ma pensée d'hier passe dans celle d'aujourd'hui, il y a *empiètement* du passif sur l'actif et réciproquement (RC, 165, nous soulignons).

Avant d'être fondée comme un sens valable pour tout le monde, l'évidence originaire est d'abord instituée comme un sens identique à l'intérieur de la conscience de l'*Urstifter*. A ce propos, Merleau-Ponty note que, selon Husserl, l'être idéal est établi lorsque la remémoration active reprend la passivité de manière à fonder la répétabilité du même sens. D'une manière analogue, ce recouvrement (*Deckung*) (RC, 165; OG, 184) d'une activité par la passivité fonde la valeur intersubjective de l'idéalité. C'est donc l'emboîtement intentionnel qui fonde à la fois la supra-temporalité de l'être idéal et son omni-temporalité ¹⁴, c'est-à-dire la capacité de la transmission de l'événement aux autres points du temps et aux autres consciences.

Mais en suivant apparemment fidèlement le texte de Husserl, Merleau-Ponty radicalise la phénoménologie pour fonder l'être idéal sans faire appel à la conscience constituante :

D'abord, Merleau-Ponty insiste moins sur l'activité de la remémoration elle-même que sur son articulation *interne* avec la passivité. Plus précisément, il cherche à mettre en relief une opération

14) Cf. Husserl, *Expérience et jugement*, § 64 c, tr. fr. D. Souche-Dagues, pp. 315-316 et l'*Introduction* de Derrida, *op. cit.*, p. 165 : « le sens pur, l'idéalité de l'idéalité, qui n'est rien d'autre que l'apparaître de l'être, est à la fois supra-temporel [...] et omni-temporel », - et leur « unité, en tant qu'unité temporelle de la temporalité pour tout *Geschehen* [...], c'est l'historicité elle-même ».

qui précède leur distinction ¹⁵. C'est pourquoi Merleau-Ponty affirme que l'activité est < l'autre côté de la passivité > (RC, 165; Cf. VI, 313) ou < un pli dans la passivité, non production pure > (VI, 289). Cela implique que la remémoration ne réactive pas totalement l'évidence originaire ¹⁶, mais qu'elle se contente de retracer le sillage qu'il a laissé. Inversement, comme l'évidence du passé ouvre un champ, son sillage donne lieu à une remémoration active en suscitant notre < intérêt > et en appelant la reprise.

On dira peut-être que cette impossibilité de la réactivation totale risque d'introduire dans l'emboîtement intentionnel la discontinuité ou le vide ontologique. Selon Merleau-Ponty, c'est < l'exercice du langage > (RC, 165) qui permet d'enjamber cet écart et de reprendre à distance le passé comme tel. On retrouve ici le thème de la parole instituante. En introduisant < une sorte de message de moi à moi >, la parole instituante réalise une < simultanéité > (RC, 167) préobjectif du passé et de l'avenir. Dans cet être préobjectif s'inscrit le sillage du passé que la remémoration va retracer en l'exprimant par le langage. Cette remémoration est certes rétrospective, mais elle institue un sens durable *du* monde, précisément parce qu'elle est une articulation latérale avec le passé dans l'horizon de monde. Ainsi comprise, la parole instituante n'est pas une production purement

15) C'est ce que montre clairement un commentaire du texte publié par Fink qui, selon Merleau-Ponty, suppose < une *coupure* activité-passivité > et qui est, en ce sens, < très voisin de Sartre > (VI, 288).

16) Cf. OG, 184 : < un ressouvenir dans lequel le vivre passé est *comme* re-vécu de part en part (*Wiedererinnerung, in der das vergangene Erleben quasi neu und aktiv durchlebt wird*) > (nous soulignons). Passage souvent cité dans les notes inédites du cours sur Husserl.

spirituelle, mais un < ressort > préobjectif de la remémoration active.

Il faut donc comprendre le temps comme un chiasme qui réalise la jonction latérale de la supra-temporalité et de l'omni-temporalité. C'est ce que Merleau-Ponty précise dans une note de travail du *Visible* :

La *Stiftung* d'un point du temps peut se transmettre aux autres sans "continuité"[,] sans "conservation", sans "support" fictif dans la psyché à partir du moment où l'on comprend le temps comme chiasme (VI, 321)

L'écart de la conscience par rapport à elle-même ne signifie pas une distance irrémédiable ou une pure négativité spéculativement conçue (RC, 167-168). Cette < déchirure (*Riß*) > (RC, 167) ¹⁷ de la conscience manifeste au contraire la possibilité de l'institution du sens idéal, puisqu'elle indique un milieu où la parole est toujours en train d'enjamber la distance, où la pensée se maintient pour chercher en elle-même son propre fondement ¹⁸ : < le penser pense, la parole parle, le regard regarde, - mais entre les deux mots identiques, il y a chaque fois tout l'écart qu'on enjambe pour penser, pour parler et pour voir > (S, 30). La parole réalise la jonction latérale entre moi et moi-même, moi et autrui, en enjambant l'écart qui se creuse lorsque la conscience assiste à l'avènement de la différence qui la déchire, mais qui est en même temps son ressort caché.

On touche ici aux limites de la philosophie de la conscience,

17) Merleau-Ponty fait allusion à un article de E. Fink, < Die Späterphilosophie Husserls in der Freiburger Zeit >, *Edmund Husserl* (1859-1959), La Haye, Martinus Nijhoff, 1959, pp. 112-114, repris in *Nähe und Distanz* (Phänomenologische Vorträge und Aufsätze), Alber-Broschur Philosophie, Freiburg/München, pp. 222-224.

18) C'est en ce sens que Merleau-Ponty met en parallèle *L'origine de la géométrie* avec < Die Sprache > de Heidegger. Voir RC, 168 et MS.HLP(59-60):< Commentaire de Heidegger, p.16^{supra} >, dont les titres sont : 1) Mode du *Denken*; 2) Mode de *Wesen*; 3) Le langage nous a; 4) Abîme et ouverture.

limites à partir desquelles Merleau-Ponty cherche un nouveau point de départ. Nous verrons que les trois premiers chapitres du *Visible et l'invisible* reprendront cette problématique. Examinons pour l'instant la troisième étape de l'institution du sens idéal.

(3) L'avènement de l'écrit et l'institution de l'acquis.

L'avènement de l'écrit marque la troisième étape du mouvement de l'être idéal (RC, 166-167). L'apparition de l'écrit, qui implique l'oubli de l'évidence originaire, introduit en même temps « une mutation (*Verwandlung*) essentielle de la parole » (RC, 166; OG, 186), puisqu'il instaure la communication « virtuelle » (*Ibid.*) d'un sens qui appartient par principe à tous. Il relève de la pensée théorique qui fonde définitivement la répétabilité et l'intersubjectivité du sens idéal.

Mais d'autre part et en même temps, le sens de l'écrit est « un sens pétrifié, sédimenté, latent ou dormant » (*Ibid.*). L'apparition de l'écrit prolonge le double caractère de l'être idéal. Autrement dit, l'oubli et l'absence de l'évidence originaire sont nécessairement inscrits dans la possibilité même de l'institution du sens idéal : « Le vrai n'est pas définissable hors de la possibilité du faux » (RC, 167). Merleau-Ponty tire ici les conséquences de l'idée du *sillage*, idée qui interdit de réclamer, même en droit, la réactivation totale de l'évidence originaire. Il ne se propose pas, comme dans la *Phénoménologie de la perception*, d'opposer à la pensée idéaliste la description du champ ambigu où se confondent le vrai et le faux (Cf. la description de l'hallucination). Il s'agit au contraire d'accomplir le mouvement total du vrai, en dévoilant un mode de pensée qui travaille dans la tradition instituée. C'est ce que suggère la définition de la tradition que donne Merleau-Ponty dans un passage de « Le langage

indirect et les voix du silence > où il s'agit du mot *Stiftung* : une tradition, c'est < le pouvoir d'oublier des origines [l'oubli des origines, le devoir de recommencer autrement] > (S, 74/PM, 96). Il y a donc une puissance en quelque sorte positive de l'oubli, c'est-à-dire de la passivité secondaire. L'oubli comme < pouvoir > ne se réduit pas à l'élément psychologique, mais il manifeste au contraire la clarté propre de ce qui est historiquement acquis.

* * *

On peut donc dire que c'est précisément au moment où l'analyse constitutive croit toucher au sommet de la réflexion que la conscience se déchire de façon radicale pour dévoiler *l'autre côté* de la constitution transcendantale. Parallèlement, c'est au moment précis où l'idéalité supra-temporelle semble s'établir et sortir du temps mondain qu'elle trouve son point d'insertion dans l'histoire et devient omni-temporelle. Faut-il parler ici d'échec? Ne faut-il pas chercher un autre point de départ qui rende pensable l'avènement de l'idéalité pure au lieu de la situer aux limites de la réflexion? Conscient à la fois de la radicalité de la réflexion husserlienne et de la difficulté inhérente à la philosophie de la conscience, Merleau-Ponty renonce d'abord à poser en principe la "réactivabilité" totale de l'évidence originare et nous invite ensuite à chercher dans l'institué la jonction latérale de ce double mouvement. C'est au croisement de ces deux mouvements apparemment impossibles que surgit l'événement par lequel s'institue le sens idéal. Ainsi comprise, l'idéalité n'est pas *derrière* le monde existant, elle est plutôt le pivot de nos expériences < dans le monde des idées >.

L'avènement de l'être idéal achève ainsi le premier cycle de notre description. Il est temps de déplacer une fois de plus le centre de notre interrogation pour situer ce pivot de l'institution dans une dimension plus globale.